

Première rencontre avec Jouve

André Marissel

Volume 9, numéro 1 (49), janvier–février 1967

Pierre Jean Jouve

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60605ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Marissel, A. (1967). Première rencontre avec Jouve. *Liberté*, 9(1), 10–12.

première rencontre avec Jouve

C'est en novembre 1955 que je vis pour la première fois Pierre Jean Jouve. Une revue, inspirée par mes amis Pierre Emmanuel et Jean-Claude Renard, souhaitait publier quelques textes du poète des *NOCES* et de *MATIERE CELESTE*.

Il y avait longtemps déjà que le nom de Jouve signifiait pour moi haute et difficile poésie ; *SUEUR DE SANG* — le plus souvent cité des titres joviens — était un de mes livres de chevet et, bien sûr, j'étais très ému à la pensée de rencontrer son auteur. Il me fallait, je n'avais pas trente ans, vaincre une timidité qui me paralysait au point de me laisser sans voix, toujours dans les circonstances où un peu d'éloquence eût été nécessaire.

Pour me préparer à l'entrevue avec Jouve, je me décidai à relire à fond ses ouvrages. M'apercevant que je savais par coeur, ou presque, bien des vers du grand poète, je me sentis, sinon pleinement rassuré, tout au moins capable de surmonter mon inquiétude.

Dans cet état d'âme, je me mis en route, un après-midi assez sombre, mouillé et froid, et je me retrouvai dans une rue plutôt déserte du XIV^e arrondissement, proche du métro Alésia. Le No 7 était un immeuble d'aspect moderne, mais, du fait des rafales de vent et de pluie, je n'eus guère le loisir de l'examiner. Un ascenseur me conduisit à l'étage et là, rassemblant toute mon audace (si je puis dire . . .), je sonnai. Une domestique me pria d'entrer, entrouvrit doucement une porte, à gauche du couloir. Une voix, qui semblait venir des profondeurs, prononça quelques mots, que j'entendis à peine, et la domestique me demanda de « faire attention ».

Ce conseil de prudence me parut étrange mais bien vite j'en saisis la raison. J'étais au sommet d'un escalier. Il plongeait dans une large pièce qui — j'avais commencé à descendre — se révéla plus vaste encore. Derrière une table, longue et massive, un

homme écrivait; il se leva et vint m'accueillir. Ce qui me frappa tout de suite, ce fut, je m'en souviens, le front du poète, haut et sévère, des yeux interrogateurs, un sourire à la fois retenu et bienveillant. Jouve m'avança une chaise et, contournant son bureau, s'assit à l'endroit même où je l'avais aperçu en arrivant au bas de l'escalier. En moi-même, je nommai la pièce : chambre de méditation, et l'homme qui l'avait sobrement meublée et ornée : personne de grand savoir, esprit distant et énigmatique.

Mais cette première impression, qui garde certes sa valeur, fut en quelque sorte corrigée et complétée aussitôt par Jouve lui-même. Loin de s'adresser à moi de manière solennelle, il s'enquit, avec de l'amusement dans le regard, et en très peu de phrases, de l'objet de ma visite. Cette simplicité me conquit : je me jetai à l'eau et, au risque d'abuser de la patience du poète, je lui racontai en détail l'histoire de notre revue, dont nous voulions faire un lieu de dialogue pour les écrivains préoccupés par les problèmes religieux et philosophiques, soucieux de promouvoir un langage plus exigeant et plus pur que celui des démagogues à la mode. Les connaisseurs et admirateurs de son oeuvre ne manquaient pas parmi nous. Sans vouloir un instant exiger un parainage, mais désireux de recevoir un encouragement visible, mes amis et moi nous espérions de sa part le don de quelques inédits.

Pierre Jean Jouve feuilleta l'exemplaire que je lui avais apporté, se réjouit d'y découvrir les noms d'écrivains qu'il aimait et qui l'aimaient. Pour le moment, il n'avait pas de poèmes terminés, mais, dans une quinzaine de jours, plusieurs textes dactylographiés me seraient confiés.

Ensuite Jouve répondit, toujours brièvement, à quelques questions que je lui posait sur *EN MIROIR*, « journal sans date » paru au Mercure de France l'année précédente, et j'eus confirmation qu'il éprouvait peu de goût pour l'oeuvre poétique de Paul Valéry et, par ailleurs, pour tout ce qui prétendit être le « mouvement contemporain »⁽¹⁾. Cependant Jouve n'avait pas le désir d'ajouter à ce qu'il avait dit; je le compris et la conversation dévia vers les mystiques espagnols et italiens. C'était désigner l'essentiel avant de prendre congé . . . —

On s'étonnera peut-être, en lisant ces lignes, de l'émotion que j'avais ressentie avant cette première rencontre et — à cause

du contraste — de l'apparente « banalité » de celle-ci. Un jeune poète rend visite à l'un de ses aînés; il obtient sa collaboration. C'est vrai — mais ce n'est pas assez tenir compte, en ce qui concerne particulièrement Pierre Jean Jouve, de ce que je savais de son oeuvre, rebelle à l'interprétation sans être hermétique, et de l'homme : un travailleur solitaire, farouchement indifférent aux honneurs.

Jouve refusait les familiarités mais son jeu était (*et il reste, car il n'a point changé*) clair. Dès l'origine, le poète a choisi l'espace intérieur, la spiriutalité, le juste combat, et c'est sans la moindre affectation, sans mise en scène, qu'il s'est découvert et forgé⁽²⁾. Peut-être était-il destiné à être : *fidèle à soi-même*. Et fier, de cette fierté pudique et intransigeante que les vrais inspirés ont le devoir de cultiver en eux.

Depuis, je suis revenu chez Pierre Jean Jouve et, bien des années après cette première rencontre, je lui ai rendu aussi visite en compagnie de Robert Marteau, le poète de *ROYAUMES* et de *TRAVAUX SUR LA TERRE*⁽³⁾. Jouve nous a montré ses Balthus et des gravures rares. Il était enthousiaste, enjoué, à sa façon qui, je le répète, implique un certain détachement, une certaine réserve.

Que Jouve ait sa légende, ce n'est pas douteux; pour moi — et pour beaucoup d'autres — il représente non seulement la Poésie dans ce qu'elle a de plus noble, inaccessible, inapprivoisé, mais le Poète ennemi de la « littérature » et de son vacarme vain⁽⁴⁾. Aussi bien ne décevra-t-il jamais un jeune poète, ni, j'en suis persuadé, tous les inconnus qui, dans l'avenir, le *rencontreront* pour la première fois.

ANDRÉ MARISSSEL

(1) "... " C'était le début d'un triomphe général : Gide, Valéry, Joyce, Sade, et quelques moindres. Je ressentais, ai-je dit, contre toutes ces faussetés, le besoin d'un contenu religieux de la Poésie". *En miroir*, p. 31-32.

(2) Il est inutile de parler de l'oeuvre antérieure à 1924, qu'il a rejetée en bloc (c'est ce que précise la post-face de *Noces* — 1928 —).

(3) Nous préparions l'émission *Pierre Jean Jouve* pour Radio-Canada, réalisée par Fernand Ouellette.

(4) Un des grands poètes de la Résistance, Jouve a évité, contrairement à tant d'autres, de monter sur les estrades publiques, méprisé la gloire qui s'entretient par la fréquentation de "disciples".